



MOLLY O'KEEFE

Affaires privées

Plus si affinités



POUR elle

LOVE ADDICTION

Plus si affinités

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

AFFAIRES PRIVÉES

1 – Coup d'éclat

N° 11660

2 – Confidence pour confidence

N° 11759

MOLLY
O'KEEFE

AFFAIRES PRIVÉES – 3

Plus si affinités

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Zeynep Diker*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

BETWEEN THE SHEETS

Éditeur original

Bantam Books, an imprint of Random House,
a division of Random House LLC, New York

© Molly Fader, 2014

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

*À Geoff et Regan Koski,
les militants décontractés
qui changent le monde
d'un salon des brasseurs indépendants à l'autre.*

*Votre soutien et vos avis sont
une source d'inspiration.
Merci d'avoir répondu à toutes mes questions
sur la politique et Atlanta
(toute erreur serait de mon fait)
et pour tous les souvenirs merveilleux
que nous avons vécus ensemble.*

1

Shelby Monroe ne passait pas une très bonne matinée.

La veille, son nouveau voisin – un fan de moto souffrant manifestement d'insomnie et de problèmes auditifs – n'avait cessé de faire vrombir son moteur jusqu'à l'aube. Puis sa mère avait posé la cafetière sur la cuisinière, pensant qu'il s'agissait de la bouilloire, laquelle avait volé en éclats quand la plaque était devenue trop chaude.

La voilà donc de retour à l'école élémentaire de Bishop pour sa première journée de cours après les vacances de Noël, lessivée et en manque de caféine.

Ce qui n'était guère les conditions idéales pour supporter Colleen.

— Bienvenue !

Colleen, la secrétaire de l'établissement, se leva de son fauteuil et, l'espace d'un instant, sembla avoir oublié au cours des trois semaines de pause que Shelby n'aimait pas le contact.

Dieu merci, elle s'en souvint à la dernière minute et au lieu de la serrer dans ses bras comme si elles étaient de vieilles amies, elle se tourna vers son armoire et ouvrit le tiroir inférieur. Les enseignants à temps partiel ne disposaient pas d'un bureau, alors elle s'accommodait du tiroir de Colleen. Elle retira

son épais manteau et l'accrocha à une patère avec son écharpe avant de fourrer ses gants dans les manches du vêtement.

— Comment vas-tu ? lui demanda Colleen.

— La reprise après Noël, c'est toujours une bonne journée.

— Tu dois être la seule enseignante au monde à penser ça.

Shelby rit. C'était probablement vrai. Les jours d'école qui suivaient les vacances de Noël étaient ceux qu'elle préférait. Le travail difficile qui consistait à connaître les enfants, à les comprendre, à gagner leur attention et leur respect était accompli. Et à présent, ils débordaient de vitalité. Les deux prochains mois de cours seraient sans nul doute les plus productifs, avant que la fièvre printanière ne les frappe.

Elle devait simplement laisser derrière elle cette matinée qui avait fort mal commencé.

— Je viens de faire du café.

— Tu es une sainte.

Elle prit une tasse dans le placard au-dessus de la cafetière et attendit que la machine ait cessé de cracher de la vapeur et des borborygmes pour se servir. Sinon Colleen sortait de ses gonds et personne ne tenait à se mettre cette dernière à dos.

Après des années passées comme employée à temps partiel du district scolaire, Shelby avait fini par être certaine d'une chose : ce n'était pas les directeurs qui faisaient la loi dans les écoles, mais les secrétaires. Et le bureau de Colleen ressemblait au pont d'un vaisseau spatial géant. Un système téléphonique muni d'un milliard de boutons clignotant en même temps. Des Post-it collés selon un code couleur précis. Le registre de présence qu'elle gardait comme le Saint Graal. La trousse

de secours, le mini-réfrigérateur plein de sacs de glaçons. L'imprimante, l'ordinateur, les pots remplis de stylos. L'un de ses tiroirs renfermait des bonbons, l'autre une boîte de crackers. Une lampe chauffante se trouvait à ses pieds. Un ventilateur dans son dos. Deux gilets différents étaient posés sur son fauteuil et un petit réchaud sur sa table pour sa tasse de café.

Colleen pourrait survivre à une invasion de zombies derrière son bureau.

— Comment va ta mère ? s'enquit-elle.

— Bien, répondit Shelby, car il fallait bien dire quelque chose et que les gens s'attendaient à ce genre de réponse.

Colleen n'avait guère envie d'entendre que maman avait passé la nuit à arpenter le couloir à la recherche des vieux livres de cuisine de grand-mère.

— Ça fait plaisir de la revoir à l'église.

Pourquoi les gens ont-ils si peur du silence ? se demanda Shelby, contemplant les gouttes qui tombaient dans la cafetière.

Shelby, elle, l'adorait. Et tout le monde, de la caissière de la supérette jusqu'à Colleen, voulait l'obliger à papoter, parce que son silence les mettait mal à l'aise.

— Shelby ?

— Pardon, tu disais ?

Elle versa le café dans l'une des tasses que Colleen gardait en réserve ; celle-ci était ornée d'un chat endormi. Il y avait un millier de tasses aux motifs de chats sur cette étagère.

— J'ai dit que ça faisait plaisir de vous revoir toutes les deux à l'église. Ça faisait bien longtemps.

— J'avoue que c'est un moment de réconfort, mentit-elle, jetant un coup d'œil à l'horloge murale au-dessus de la porte. (Encore cinq minutes avant

que la cloche sonne.) Je commence avec la classe de Mme Jordal ?

Colleen pivota dans son fauteuil pour se mettre face à Shelby.

— Un nouvel élève vient d'arriver, l'informa-t-elle. Il nous donne du fil à retordre.

Shelby sourit. Elle était sans doute en minorité, mais elle avait toujours préféré s'occuper de « gosses turbulents ». Il est vrai qu'elle n'enseignait qu'à temps partiel et que les enfants qui participaient à ses ateliers d'été ou qui suivaient ses cours à la Grange aux Arts après la classe s'y trouvaient de leur plein gré.

Les élèves studieux, calmes, désireux de bien faire lui rappelaient à l'évidence la fillette qu'elle avait été et elle voulait leur crier d'avoir du cran, de faire preuve de caractère. De s'inspirer des gamins qui causaient des problèmes et attiraient toute l'attention sur eux. Parce qu'attendre d'être vue, d'être remarquée vous menait inexorablement vers une crise de la quarantaine et des épisodes psychotiques qui faisaient voler votre vie en éclats.

Telle était, du moins, son expérience.

Toutefois, un cours d'arts plastiques d'école primaire n'était pas vraiment le cadre idéal pour aborder ce genre de réflexions.

— Les cours ont repris depuis une semaine et il a été convoqué chez le directeur presque tous les jours, poursuivit Colleen, soulevant sa tasse – sans le moindre chat – du réchaud. Bagarreur, insolent, chapardeur. (Elle fit à nouveau pivoter son énorme fauteuil vers la porte et l'ordinateur, son royaume.) Et son père est un drôle d'oiseau, à l'évidence le fruit n'est pas tombé bien loin de l'arbre. Retiens ces mots : ce garçon ne nous attirera que des ennuis.

Mme Jordal enseignait aux CM2, et ce depuis, semblait-il, un siècle. Il n'y avait pas un problème ou un type d'élève auquel elle n'ait été confrontée une dizaine de fois auparavant. Peu importe le nombre de gamins pénibles que sa classe comportait, Mme Jordal savait imposer le calme. Avec elle, les enfants étaient respectueux. Shelby l'admirait pour cela.

C'était difficile à chaque nouvelle rentrée scolaire, car un curieux phénomène frappait les enfants entre la fin du CM1 et le début du CM2. Une poussée hormonale qui les faisait tous disjoncter. Mais avant qu'arrive Thanksgiving, Mme Jordal avait remis ces gamins sur les rails.

Les vacances de Noël, cependant, entraînaient quelque régression.

Shelby prit une profonde inspiration, s'armant de courage, avant d'entrer dans la salle de classe.

— Bonjour, les enfants !

Les élèves levèrent le nez de leur lecture et quelques-uns lui répondirent. Certains la saluèrent du geste. Scott et John chuchotèrent derrière leur main. Au fond de la classe, un garçon à l'épaisse tignasse rousse cligna les yeux, l'air maussade et inquiet.

Oh non, disait son expression avant qu'il n'affiche un sourire de mépris prévisible mais qui ne lui seyait guère, *je ne supporterai pas une nouveauté de plus.*

Absolument tout chez lui, à commencer par son attitude, le désignait comme le nouveau venu.

Mme Jordal se leva de sa chaise et s'avança vers Shelby en boitillant. Elle avait besoin d'une prothèse de la hanche, mais refusait obstinément de se faire opérer.

— Bonjour, madame Monroe, dit-elle. Bon retour parmi nous.

— Merci, madame Jordal. Quelque chose d'excitant en CM2 en cette nouvelle année ?

— Nous avons un nouvel élève.

— Il paraît, oui.

— Casey ?

L'intéressé agita nonchalamment la main. Amusant comme la poussée hormonale incite tous les gamins à flirter avec l'insolence à degrés divers. Même les bons élèves faisaient preuve d'un soupçon d'hostilité lorsqu'ils commençaient le CM2.

Et ce gosse se donnait du mal pour avoir l'air d'un gros dur.

— Ravie de faire ta connaissance, Casey.

Shelby posa sa tasse de café et son sac à côté du bureau de Mme Jordal, devant le tableau d'affichage où étaient punaisées les cartes des régions américaines.

— J'ai décidé que nous allons faire quelque chose en l'honneur de votre nouveau camarade, annonça Shelby et tous les regards se tournèrent vers Casey qui se ratatina dans son siège, l'air furieux. À partir d'aujourd'hui, poursuivit-elle, et pendant trois semaines, nous allons travailler sur un nouveau projet. Cela s'intitule : « Des choses sur moi ». (De sa serviette, elle sortit des feuilles de papier à dessin qu'elle commença à distribuer.) À l'aide de trois images, vous devrez exprimer une vérité sur vous-même. Sans utiliser de mots.

— N'importe quelle vérité ? demanda Jessica Adams.

Elle semblait réellement terrifiée à cette idée. Jessica était le genre d'élève qui avait besoin qu'on lui dise quoi dessiner. Comme la plupart des enfants, mais c'était le plus amusant avec les CM2 : ils commençaient à se rendre compte qu'ils avaient leurs propres opinions. Celles-ci étaient en grande partie

inappropriées, mais elles étaient liées à leur identité bien plus qu'auparavant.

— N'importe laquelle.

— Par exemple, que cet exercice est nul ? fit Scott Maxwell et John James lui en claqua cinq.

— Si tu estimes que c'est vrai, bien sûr.

Elle tendit à Scott la ramette de papier et resta debout à côté de lui pendant un moment, la main sur son épaule. Scott suivait les cours de Shelby au camp d'été depuis trois ans et participait à l'atelier du jeudi soir ; il s'y essayait à la sculpture en argile. C'était un bon gamin et elle éprouvait de la sympathie pour lui autant qu'elle pensait qu'il en avait pour elle. Le pauvre gosse était simplement travaillé par ses hormones.

— Mais tu vas devoir trouver un moyen de le dessiner. D'exprimer ce message sans recourir à des mots.

Quelques élèves se mirent à gémir, comprenant à quel point la tâche serait ardue.

Elle sortit deux exemples et les colla sur le tableau noir avec du ruban de masquage.

— À votre avis, que signifie ceci ?

Le premier dessin évoquait *La Nuit étoilée* de Van Gogh. Shelby l'avait réalisé elle-même. Elle se tenait dans un champ, entourée de magnifiques tourbillons et d'explosions de couleurs et de textures. L'autre était une représentation de sa Grange aux Arts, remplie de bambins mi-humains, mi-renards, une bande de petites canailles.

— C'est moi ? demanda Scott, désignant du doigt l'un des enfants sur le dessin.

Shelby observa l'image, les yeux plissés.

— Je note une certaine ressemblance, en effet.

— Vous voulez dire qu'on est tous des animaux ?

— Pas tout à fait.

— Elle dit que vous êtes tous des renards, fit Casey.

Shelby lui décocha un sourire et l'attention qu'elle venait de porter au garçon le fit rayonner de joie avant qu'il se souvienne du rictus qu'il s'efforçait de maintenir.

Je t'ai à l'œil, songea-t-elle, mue par cet élan d'affection qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle voyait à travers le vernis bien trop épais des « gosses à problèmes ».

— D'après toi, pourquoi ai-je choisi des renards ?

— Pourquoi avez-vous choisi des renards, d'après vous ? répliqua-t-il.

Elle en resta interdite l'espace d'un instant, non pas à cause de son intonation, mais de la façon dont il lui avait retourné sa question. Elle se demanda si Casey, avec sa tignasse cuivrée et ses taches de rousseur, avachi dans sa chaise comme si du haut de ses onze ans il avait déjà tout vu, avait consulté un psychiatre pendant quelque temps.

— Parce que vous êtes tous facétieux, turbulents et que vous cherchez les ennuis, répondit-elle. Mais vous n'en demeurez pas moins mignons.

— Et l'autre dessin, alors ? fit Jessica.

La classe resta silencieuse et Shelby se retourna pour étudier à nouveau son œuvre. La silhouette au centre de l'image la représentait manifestement, bien qu'elle se fût dessinée de dos. Sur son tee-shirt bleu, au niveau des épaules, figurait l'inscription « Grange aux Arts » et tout enfant ayant suivi un cours avec elle recevait le même.

— L'art est partout ? proposa Jessica, essayant de faire de son mieux.

— Vous avez besoin de consulter un ophtalmologue ? fit Scott.

Shelby se pencha en avant pour le regarder dans les yeux.

— Va-t-il falloir que nous ayons une discussion dans le couloir ? lui murmura-t-elle et il blêmit, secouant la tête.

— La beauté est partout, répondit-elle, même si ce dessin représentait sans doute davantage un espoir qu'une preuve factuelle.

— Je vais vous donner trois feuilles. Prenez votre temps pour réfléchir à trois images qui me communiqueront des éléments sur ce que vous êtes. Ou ce que vous ressentez. Ou savez. Ou croyez.

Une dizaine de pupitres s'ouvrirent sur autant de boîtes de crayons.

— Ne vous contentez pas de dessiner la première chose qui vous vient à l'esprit. Essayez de me surprendre. Ou poussez-moi à me creuser les méninges pour deviner. Par exemple... (Elle se tourna vers Jeremy, assis dans le coin. Le gentil Jeremy qui lui sourit de toutes ses dents, clignant les yeux derrière ses grosses lunettes.) Jeremy, tu pourrais envisager de ne pas dessiner de dinosaures...

— Mais... j'adore les dinosaures.

— Je sais. Nous le savons tous. Depuis que tu as commencé la maternelle, il n'y a pas eu un enfant sur la planète qui ait aimé ces créatures plus que toi. Essaie de trouver quelque chose d'autre.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Alors, dessine-moi au moins un super beau dinosaure.

Il arbora un grand sourire, rayonnant, et toute la suie qui encrassait son cœur parce qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit et avait démarré la journée du mauvais pied s'envola.

Les enfants et l'art étaient simplement le meilleur remède. Le meilleur de tous.

Les têtes se penchèrent sur les tables et la pièce fut plongée dans le silence dont ne s'élevait que le grattement des crayons et des craies de couleur sur le papier. Elle marcha entre les rangées jusqu'à ce qu'elle arrive dans le coin au fond de la salle où Casey, tellement penché sur sa feuille que Shelby ne pouvait la voir, dessinait furieusement. Son crayon de papier, court et mâchouillé, avait probablement été récupéré dans le pot à crayons cassés que Mme Jordal gardait pour les élèves qui oubliaient toujours les leurs.

— Est-ce que tu veux des crayons de couleur ? lui demanda-t-elle. Ou des craies de cire ? J'en ai quelques-unes.

— Ça va, répondit-il sans lever les yeux ni s'arrêter.

Sans lui laisser une chance de voir ce qu'il dessinait.

Quelques enfants levèrent la main pour poser des questions et elle dut se résoudre à déplacer Scott à l'autre bout de la salle parce qu'il n'arrêtait pas de bavarder avec son copain John. Casey ne leva pas la tête. Elle posa un crayon taillé sur le bord de son pupitre, mais il n'y prêta pas attention.

— Il vous reste cinq minutes, dit-elle au moment où Mme Jordal rentrait dans sa classe.

Shelby décolla ses dessins du tableau et les rangea dans sa serviette. Dans le cours suivant, elle allait proposer aux maternelles un exercice consistant à retrouver des formes dans la nature, ce qui n'était en somme qu'un prétexte pour qu'ils se dépensent en plein air.

— C'est fini ! annonça-t-elle. Rendez-moi vos feuilles. Nous nous reverrons mercredi prochain et continuerons à travailler sur ce projet.

Les élèves s'élancèrent de leurs pupitres et un flot d'enfants qui sentaient le graphite et les craies de

cire déferla dans la salle. Casey évita le regard de Shelby et lui tendit son dessin, tourné vers le bas.

— J'ai été ravie de faire ta connaissance, Casey, dit-elle et le garçon releva la mèche qui lui tombait sur le front d'un geste étrange, étudié et totalement inefficace, à la Justin Bieber.

— Ouais, répondit-il avant de regagner sa place.

Il était grand, vraiment grand. Le plus grand de la classe d'au moins une dizaine de centimètres. Un détail qu'elle n'avait pas remarqué quand il était avachi sur sa chaise.

Elle rassembla les feuilles, attrapa son sac et sa tasse à motifs de chats vide, puis retourna dans le bureau de Colleen pour se servir un deuxième café avant de rejoindre les maternelles.

Le nouveau venu oublié pour le moment.

2

Les yeux braqués sur le plafond de sa chambre à coucher, Shelby réfléchissait aux nombreux cercles de l'enfer qui constituaient son foyer. L'Alzheimer de sa mère en était un. Sa mésaventure l'été dernier quand les détails de sa sordide vie sexuelle avaient été révélés sur une chaîne de télévision nationale en formait un autre, et pas des moindres ! Son enfance ? Un troisième.

Mais ça ! Devoir écouter son abruti de nouveau voisin faire vrombir des motos à une heure indue, pour la troisième nuit consécutive... Ça, c'était une torture tout à fait inédite.

Le moteur s'arrêta et Shelby retint son souffle, dans l'attente du prochain rugissement grinçant, mais le silence se prolongea. Un agréable... lourd... et profond silence.

Ses paupières s'abaissèrent.

Vroum, vroum, vrrrrroummm !

— Shelby !

La porte de sa chambre à coucher s'ouvrit à la volée et sa mère apparut dans sa longue chemise de nuit rose et blanc, ses cheveux gris retombant sur ses épaules crispées comme celles d'une femme prête à en découdre. Mais ses mains, tels de petits oiseaux pâles agités, triturèrent les boutons sur son col.

— Qui fait ça ? demanda Evie. Qui est-ce qui abat tous les arbres ?

Ça suffit, crétin ! Tu fais paniquer ma mère.

Shelby repoussa violemment les draps avec ses pieds et attrapa sa robe de chambre posée sur le fauteuil à bascule dans lequel personne ne se balançait jamais.

— Il n'abat pas les arbres, maman.

Elle noua solidement la ceinture de sa robe de chambre sur son tee-shirt et son bas de survêtement. Si elle dégottait un plastron et un casque, elle les enfilerait aussi. Elle chaussa ensuite ses épaisses pantoufles d'hiver.

— C'est notre voisin.

— C'est Phil qui abat les arbres ?

Oh, maman.

— Dis à ton père de demander à Phil d'arrêter.

— Ce n'est pas Phil. Phil est mort depuis des années. C'est notre nouveau voisin.

— Eh bien, que ton père lui demande d'arrêter !

— Ne t'en fais pas. Je m'en occupe. (Elle passa un bras sur les épaules de sa mère et la mena tendrement dans le couloir.) Toi, retourne te coucher.

Mais depuis que Shelby avait souhaité bonne nuit à sa mère plusieurs heures auparavant, cette dernière n'avait pas chômé. La chambre d'Evie était sens dessus dessous. On aurait dit que son armoire à doubles portes avait vomi tous les vêtements qu'elle contenait sur les couvertures et au sol.

— Qu'est-ce...

Toutes les chaussures de sa mère, les escarpins démodés, les bottes et les sandalettes, étaient rangées, la pointe en premier, sous le cache-sommier. Elles formaient des douves de souliers tout autour du lit.

— Maman, murmura-t-elle. À quoi joues-tu ?

— J'allais dormir, mais je me suis souvenue qu'il me fallait mon manteau brodé. (Evie s'avança vers le placard.) J'aurais juré qu'il était là-dedans. Sais-tu où il est ?

— J'ignore où est ton manteau. Mais regarde-moi ça ! Comment veux-tu réussir à te coucher ?

Elle souleva du lit les vieilles robes du dimanche de sa mère et les rares tailleurs, mais Evie lui arracha les cintres des mains.

— Non, Shelby. Ne les touche pas.

— Tu as besoin de sommeil.

— Je dormirai quand j'aurai fini.

Mais elle n'en ferait rien. La maison était remplie des projets qu'Evie commençait et ne terminait pas. Des bazars qu'elle créait et ne rangeait jamais. D'un millier de pensées et d'intentions laissées en plan. Parfois, comme à cet instant, Shelby devait déployer toutes ses capacités, toute son énergie et toute sa force pour ne pas craquer. Pour ne pas s'arracher les cheveux et se jeter par terre en hurlant : « Que dois-je faire ? Comment puis-je l'aider ? »

Vroum, vroum, vroum !

Trucider son voisin. Voilà, ce qu'elle pouvait faire !

Elle fit volte-face, le bas de sa robe de chambre flottant derrière elle lorsqu'elle dévala les marches et se rua hors de la porte d'entrée. Pas même l'air nocturne glacé du mois de janvier ne la calma. La lune argentait la pelouse de ses rayons ; elle transformait les ombres de la maison et du garage en dragons filiformes qu'elle piétina. De la vapeur s'échappait de sa bouche. Ses pieds, dans ses pantoufles usées, ne sentaient ni le froid ni les gravillons de l'allée qui la séparait de son voisin.

Elle était furieuse. Et elle était dans son bon droit. Et insensible à la douleur.

Le crétin amateur de grosses cylindrées avait emménagé dans l'ancienne ferme des O'Halloran. De la porte de son garage laissée ouverte jaillissait une épaisse lumière jaune accompagnée de la faible ligne de basse d'un morceau de rock.

D'un côté du garage trônait un pick-up rouge vieux modèle et ce qui ressemblait à un atelier de réparation remplissait l'autre moitié. Elle inclina la tête, étudiant l'individu qui l'empêchait de fermer l'œil. Il était beaucoup plus âgé qu'elle ne l'avait imaginé. Bizarrement, elle s'était attendue à tomber sur un jeune. Car ces derniers manquaient souvent d'égards et agissaient sans penser à leurs voisins. Les adultes, en revanche, faisaient preuve de savoir-vivre.

Ou du moins, le devraient-ils.

Il avait les cheveux blonds, attachés en une queue-de-cheval courte sur sa nuque. Tandis qu'il se redressait de sa position accroupie à côté de la moto (qui était étonnamment petite compte tenu du raffut qu'elle faisait), elle ralentit avant de s'arrêter à côté d'une large crevasse qui scindait l'allée en deux.

Non, il n'avait rien d'un adolescent. Absolument rien.

C'était un homme. Grand. Robuste. Vraiment... très bien charpenté. Il portait un tee-shirt noir par-dessus un haut à manches longues blanc. Celles du premier moulait ses bras musclés qui ondoyèrent lorsqu'il posa les mains sur sa taille, fusillant l'engin du regard comme si ce dernier l'avait déçu pour l'ultime fois. Des bracelets de force en cuir noir entouraient ses poignets.

Un homme qui portait des bijoux, quels qu'ils soient, c'était original pour Bishop. Mais ces bandes de cuir... possédaient une qualité éminemment – ouvertement – érotique.

Ridicule, s'admonesta-t-elle, détachant ses yeux des bracelets.

Le tee-shirt noir de l'étranger comportait un flo-cage abîmé dans le dos, une inscription que Shelby n'arrivait pas à déchiffrer, mais qui avait dû ressembler jadis à quelque chose comme « dur à cuir ». Ou « guerrier », ou autre ineptie testostéronée du même genre.

La moto.

Le corps.

La queue-de-cheval.

Quel cliché !

Il se pencha sur la grosse caisse à outils rouge et posa la clé à molette qu'il tenait à la main seulement pour en sélectionner une autre. Puis il s'accroupit à nouveau, son jean usé lui moulant les cuisses et...

— Excusez-moi, fit-elle tout haut, s'assurant que la ceinture de sa robe de chambre était fermement nouée.

Il se tourna vers elle, la clé levée telle une arme. Laisant échapper un cri effrayé, elle recula d'un pas, même si elle se trouvait à quatre bons mètres du menaçant outil. L'étranger abaissa aussitôt son bras et sourit, l'air penaud. Un sourire désarmant pour un homme taillé comme une armoire à glace. Cela conférait un peu de douceur à son gabarit terrifiant.

— Désolé.

Il avait la voix grave et puissante. Rocaillieuse comme s'il venait de se réveiller ou n'avait pas parlé depuis un moment. C'était une voix intime. Privée.

— Vous m'avez effrayé, ajouta-t-il.

Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, tout en muscles, et portait un tee-shirt sur lequel on devait sûrement lire : « Cinq ans au mitard pour agression ».

Réussir à effrayer un type pareil semblait ridicule.

— Oui, eh bien, ça fait trois nuits que vous nous effrayez.

— Je vous demande pardon ?

— J'habite en face.

Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Shelby à la grande ferme blanche comme si celle-ci venait d'apparaître par magie pour la première fois.

— Hé, on est voisins ! Ravi de vous rencontrer, dit-il. (Il glissa la clé dans sa poche et sortit du garage pour se diriger vers Shelby, la main tendue.) Je m'appelle Ty. Diminutif de Wyatt. Wyatt Svenson. Mais on m'appelle Ty.

— Je m'appelle... Shelby. Shelby Monroe.

Elle lui serra la main, observant son visage, à l'affût d'une quelconque réaction. Du moindre signe indiquant qu'il connaissait ce nom ou était au courant de la mésaventure télévisuelle qui lui était arrivée six mois plus tôt. Cependant, l'expression de l'étranger ne dénotait rien de tel, elle était même plutôt chaleureuse. Comme s'il était midi et non minuit et que tailler le bout de gras avec son voisin à cette heure-ci était tout à fait naturel.

— Puis-je vous offrir à boire ? (Il pointa le pouce sur l'espace dans son dos.) Une bière ? Je n'avais jamais eu de maison munie d'un garage, et encore moins de garage équipé d'un frigo. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je manquais !

— Il est minuit, Wyatt, répondit-elle.

Elle n'utiliserait pas son diminutif. Ty. L'appeler par son prénom lui semblait tout de même trop familier, mais cet homme aux mains tachées de cambouis n'était pas un « monsieur Svenson ».

— Je ne veux pas de bière, ajouta-t-elle.

— Il est minuit ? (Un sillon apparut entre ses grands yeux bleus.) Vous êtes sérieuse ? Je croyais qu'il était 22 heures.

— Vous devriez peut-être poser une montre sur votre frigo.

— Je suppose que vous entendez la bécane, hein ?

Il passa la main sur sa nuque et sourit à Shelby, lui coulant un regard sous ses cils. Comme tous les élèves de seconde qui n'avaient pas fait leurs devoirs d'arts plastiques et essayaient d'éviter la punition.

— Oui. J'entends votre moto. Depuis trois jours. La nuit dernière jusqu'à 3 heures du matin. Et en pleine semaine. Il y en a qui doivent travailler, vous savez.

— Je suis désolé. (Ses lèvres charnues s'incurvèrent en un large sourire mutin. On avait dû lui dire qu'il était charmant, car il décochait ce sourire à tout-va, comme s'il s'agissait d'une carte « Libéré de prison » au Monopoly.) Sincèrement. J'ai perdu toute notion du temps. J'ai trouvé cette vieille Velocette et le carburateur...

— Ça ne m'intéresse pas vraiment. S'il vous plaît.

Elle le balaya du regard. De ses cheveux blonds au bas frangé de son jean, pour qu'il comprenne qu'elle n'avait pas peur de lui et qu'elle n'était ni séduite ni impressionnée par ses muscles. Et en toute franchise... elle avait simplement envie de se montrer odieuse. Cela allait à l'encontre de tout ce qui lui avait été inculqué, de tout ce qu'elle croyait, mais à cet instant précis, elle n'avait plus un soupçon de bonté en elle. Cela faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas relâché la pression qui régissait sa vie. Et, curieusement, se montrer ignoble envers cet homme... faisait office d'exutoire. Elle n'en était pas fière, mais pour le moment, ça lui faisait du bien. Un peu comme manger du chocolat de mauvaise qualité.

Elle croisa les bras et sortit à reculons du carré de lumière pour regagner les ombres menant chez elle.

— Tâchez de faire moins de bruit, c'est tout.

Le visage dénué d'expression, il hocha la tête, et elle lui tourna le dos avant de marcher vers sa maison.

Elle avait presque rejoint la route, parfaitement consciente que son petit orteil était gourde dans sa pantoufle, lorsqu'il lui lança :

— Un plaisir de vous avoir rencontrée, voisine.

Il était beaucoup moins charmant à présent, et le mot qui suivit ne la surprit guère. Elle l'avait entendu bien plus de fois qu'elle ne pouvait le compter, de la part d'élèves plus âgés qui avaient essayé en vain de l'amadouer pour obtenir une meilleure note. De la part d'étrangers qui s'arrêtaient à ses airs acariâtres et froids.

De son père, une fois qu'il avait renoncé à faire semblant de l'aimer.

Elle l'avait tellement entendu, et prononcé avec bien plus de fiel, que dans la bouche de cet homme il était bien incapable de transpercer sa carapace de glace et d'épines.

— Pétasse.

Ce ne fut qu'à l'heure du déjeuner le jeudi suivant que Shelby eut le temps de jeter un coup d'œil aux projets artistiques des CM2. Assise dans la salle des enseignants de l'école élémentaire avec une tasse de café et une salade fort décevante qu'elle avait arrêté de picorer, elle sortit les feuilles de son sac.

Jeremy avait dessiné un très, très beau stégosaure. Son sens du détail, en particulier avec les crayons de couleur, s'améliorait de jour en jour. Jessica s'était représentée en train de prier avec un petit bonhomme que Shelby espérait être Jésus debout au-dessus de son épaule.

— Oh, mais c'est le jour des arts plastiques !

Oh, Seigneur, c'est Joe !

Joe Phillips, qui faisait cours aux sixièmes, entra dans la petite salle qui rapetissa davantage. L'espace sembla se réduire terriblement et Shelby ne sut quoi faire de ses membres. Elle avait l'impression d'en avoir trop, comme si elle s'était transformée en pieuvre à l'arrivée de son collègue. Elle se redressa, croisa les jambes, les décroisa, puis profita de ce qu'il regardait ailleurs pour s'assurer qu'aucun cheveu ne sortait de sa queue-de-cheval et qu'elle n'avait pas de taches sur son pull.

Elle était pire qu'une adolescente. Mais c'était plus fort qu'elle.

Les autres femmes savaient comment s'y prendre. Comment en pincer pour un homme, comment savoir si c'était réciproque. Puis, dans une espèce d'alchimie magique, comment rassembler tout cet intérêt pour le transformer en quelque chose de concret. Un rendez-vous. Des ébats passionnés dans une remise entre deux cours. N'importe quoi.

Mais c'était là des leçons que Shelby avait ratées. Quand ses camarades apprenaient à appliquer du mascara, à flirter avec les garçons ou à se montrer assurées devant un homme dont elles espéraient les faveurs, Shelby avait été occupée à prier.

À demander pardon pour des péchés qu'elle ignorait comment commettre.

Il y avait eu un homme à la conférence des enseignants des arts et des sciences l'été dernier – un professeur de sciences agricoles qui venait de l'autre bout de l'État – avec lequel elle croyait flirter depuis deux ans lors de l'événement. Pendant deux ans, elle avait bu des spritzers au vin blanc au bar de l'hôtel avec les autres collègues, dans l'attente qu'il se décide à faire le premier pas. Quel qu'il soit.

Mais cela n'arriva jamais.

Aussi s'était-elle armée de courage pour passer à l'action elle-même, l'été dernier. Elle avait prévu, au moment opportun, de lui demander de la raccompagner dans sa chambre. Elle avait même mis un string. Une saleté de string !

Et lui avait apporté des photos de sa femme. De leur mariage dans les monts Ozarks.

Oh, comme elle s'était sentie ridicule dans ce string ! Stupide. Et comme elle avait été furieuse !

Enfant, en réaction aux admonitions de son père, elle s'était forgé cette identité, cette distance teintée de froideur qui la séparait des opinions des autres, une mesure de protection et de provocation. Papa ne pouvait pas la blesser si elle faisait mine de n'en avoir cure. Si elle faisait mine de ne pas avoir besoin de son affection ou de son approbation.

Et d'ailleurs, comment pouvait-on la blesser si elle feignait d'être au-dessus des besoins et des aspirations complexes qui animaient le cœur humain, si elle enterrait profondément ses désirs de sorte que personne ne les voie, de sorte même qu'elle les oublie.

Un moyen pour la gamine maltraitée et terrorisée qu'elle avait été de supporter la réalité.

Et devenue femme, elle ignorait comment changer ça.

Elle avait souri au bar du séminaire, trinqué avec les jeunes mariés, tandis qu'elle refoulait ses désirs, les bourrait dans une boîte déjà bien remplie enfouie tout au fond d'elle.

Alors qu'elle roulait pour regagner Bishop, dans ce string inconfortable, elle s'était arrêtée sur le bas-côté de l'autoroute pour aider un homme dont la voiture était tombée en panne. Et cet inconnu, au cours des cinq minutes qu'avait duré leur rencontre, avait eu quelques paroles salaces, lui avait dit qu'il

la trouvait canon penchée comme ça sur un capot, et cette boîte pleine à craquer de désirs frustrés s'était fendue en deux. Alors elle l'avait embrassé, l'avait laissé glisser la main sous sa jupe.

Cet homme s'avéra être Dean Jennings, le P-DG de l'entreprise Maybream Crackers, qui se rendait à Bishop dans le cadre d'un concours organisé par l'émission matinale *America Today*, et lorsqu'elle le revit quelques jours plus tard, Shelby perdit la raison. Cela demeurait la seule explication possible à ses yeux ; elle avait pété les plombs, littéralement, car elle avait tout de même mis en péril sa carrière, sa réputation, tout ce qu'elle avait construit, afin de s'adonner à l'une des pires liaisons que l'histoire ait connues.

Et quand il était parti après trois semaines d'ébats étranges, décevants et de plus en plus brutaux, elle s'était dit « bon vent ».

Toutefois, Dean devait être lui-même en proie à un épisode psychotique, car il voulait poursuivre leur relation et n'acceptait pas qu'elle lui dise « non ». Si bien qu'au matin de l'enregistrement en direct de l'émission, il l'avait attaquée par surprise en révélant au monde entier leur aventure. Tout ce qu'elle l'avait laissé lui faire.

« Pourquoi tu ne leur dis pas ce que tu m'as dit quand je te sautais comme une bête ? Quand tu me suçais la bite ? »

Se rappeler ces paroles alors qu'elle était assise dans la salle des profs, avec Joe se tenant devant le frigo, dans son dos, lui donna la chair de poule. La bile lui remonta dans la gorge.

— Tu as passé un bon Noël ?

Elle repoussa tout, la honte, l'envie, l'étrange souhait secret que Joe Phillips croie ce que Dean avait dit sur elle et la regarde, la regarde vraiment comme une femme, qu'il envisagerait de fréquenter.

— Très bon, répondit-elle après s'être éclairci la voix.

Sa mère avait été plutôt lucide le soir de Noël et elles étaient restées sur le canapé à regarder des films pour enfants à la télé. En mangeant de la pizza. Pas de la salade.

— Et toi ?

— Mon frère avait invité toute la famille chez lui à Little Rock. Il y avait mes parents, mon frère et ma sœur. Dix enfants.

— Ça fait un paquet d'enfants.

— Me suis dit que j'étais heureux de ne pas habiter à Little Rock.

Il lui décocha un sourire par-dessus son épaule et Shelby se sentit toute chose.

— Tu es dans ma classe cet après-midi ?

— Oui. Je leur ai proposé de m'exposer leur identité en images.

— Tu es maso, dit-il en se dirigeant vers la porte avec son déjeuner dans un sac plastique et sa bouteille de Coca. Les sixièmes me font une crise d'identité tous les jours. La moitié des filles vont probablement se mettre à pleurer. À plus !

Elle rit et Joe, après un petit signe de la main, sortit, emportant avec lui tout l'air de la pièce.

Après un long moment où elle se sentit comme la pire des lâches, elle se pencha à nouveau sur les travaux de ses élèves.

— Au fait, Shelby ?

Sur le seuil, Joe passa la tête par l'embrasure de la porte. Il était si séduisant, pas d'une manière outrancière, mais à la manière d'un type normal. D'un homme qui finirait sans doute par se dégarnir au bout de quelques années et prendre du ventre, mais sa bonté et son sens de l'humour reléguaient cela au second plan. Ses mains étaient larges, ses doigts longs.

C'étaient de belles mains. Et il portait des lunettes, parfois de travers. Ce qui était farfelu, mais attachant.

Il était exactement le type d'homme avec lequel elle s'imaginait. Exactement.

Il tint sa bouteille de soda entre ses doigts et l'appuya contre le jambage.

— Oui ? fit-elle, le cœur battant à toute allure.

— Je... euh... (Il poussa un soupir et rit nerveusement.) Je voulais te dire depuis un moment que... ce que ce type a dit l'été dernier... Le type des cookies...

L'hiver de ses dix ans, une tempête phénoménale typique de l'Arkansas avait frappé la région, recouvrant tout de glace. Les arbres, l'herbe, les jouets oubliés dans les jardins furent emprisonnés dans la glace. Son père l'avait obligée à marcher jusqu'à l'église avec lui, à plus d'un kilomètre sur l'autoroute, et elle avait été furieuse et mauvaise et avait refusé de mettre ses bottes et ses moufles comme sa mère le lui avait demandé. Elle avait eu des engelures sur les doigts et les chevilles, et quand le sang avait à nouveau afflué sur sa peau blanche et engourdie, cela lui avait causé une vive douleur, un fourmillement glacé agrémenté de boursouflures cuisantes.

Ce moment lui procurait une sensation similaire.

— Oui, eh bien ? fit-elle, les yeux baissés sur le pied bleu-vert du stégosaure de Jeremy, incapable de regarder le beau visage de Joe, ses yeux pleins de bienveillance.

— Personne... personne ne l'a cru. Je voulais que tu le saches. Tout le monde savait qu'il mentait.

Bien sûr. Il mentait.

Sa réputation était semblable à cette tempête de glace, la maintenant dans une capsule précisément conforme à l'image que la ville avait d'elle. Intouchable. Insensible. Indésirable.

Voilà que se présentait l'occasion d'ouvrir cette boîte où elle conservait tout ce à quoi elle aspirait et d'en sortir quelque chose qu'elle désirait. Elle pouvait dire, par exemple : « Joe, j'ai sucé ce type. Je l'ai laissé me sauter comme une bête. J'ai fait toutes ces choses. Et j'ai aimé ça. Peut-être moins avec un individu comme Dean Jennings, l'horrible bonhomme des cookies, mais de manière générale, en théorie, ce sont là des choses qui me plaisent. » Et en faisant preuve d'un peu de courage, elle pouvait plonger le regard dans ses jolis yeux bruns empreints de gentillesse et ajouter : « J'aimerais les faire avec toi. Qu'en dis-tu ? »

Au lieu de quoi, elle répondit :

— Merci, Joe.

Il hocha la tête, faisant une moue avec les lèvres comme pour dire : « Ça craint, mais je suis de ton côté tant que cela ne requiert pas que j'en fasse davantage. »

Sur ce, il s'en alla. Elle attendit encore quelques minutes au cas où il déciderait de revenir et de réduire un peu plus en poussière son deuxième jour d'école après les vacances, mais le seuil de la porte demeura vide.

Dans le lourd et sinistre silence qu'il laissa derrière lui, elle remisa le désir d'être quelqu'un d'autre, de vouloir plus que ce qu'elle avait, pour reprendre le rôle de Shelby Monroe, professeur d'art. C'était suffisant. Et si parfois un besoin impérieux la sommait de hurler, de pleurer ou de trouver un étranger pour se prouver qu'elle n'était pas complètement neurassthénique ou invisible, elle parvenait facilement à y passer outre.

Elle avait surmonté pire que ça.

Elle étendit les jambes, croisa les chevilles et disposa les travaux des élèves devant elle jusqu'à ce qu'ils aient à nouveau recouvert toute la table.

Scott s'était représenté avec des ailes, survolant un bâtiment qui ressemblait à l'école. Intéressant.

Un autre, probablement John bien qu'aucun nom n'ait été inscrit sur la feuille... Elle l'inclina, s'efforçant de trouver un sens au dessin évoquant une œuvre au fusain. Il foisonnait de détails. Et était super flip-pant. On aurait dit qu'il avait été dessiné de derrière une clôture... mais les barreaux de celle-ci étaient assez éloignés et verticaux, et de l'autre côté de la clôture se trouvaient un homme et une femme avec des yeux ronds terrifiants. Leurs bouches, ouvertes, laissaient apparaître des dents pointues.

Ce n'était pas le style habituel de John.

Puis, en bas du dessin, elle remarqua les mains, serrant l'un des barreaux métalliques de la clôture verticale. Et en haut, elle vit des cheveux et... *Oh doux Jésus !* Elle se redressa brusquement. Ce n'était pas une clôture.

C'était une cage.

3

Ty rangea son téléphone dans sa poche et descendit de l'échelle. Il posait un auvent rétractable sur ce qui allait devenir – si les permis arrivaient un jour – la terrasse du bar et grill de Sean Baxter, *L'Abreuvoir*. Ty avait fixé le dispositif au bâtiment en briques, mais il ne fonctionnait pas. Le mécanisme s'enrayait et le store contenu dans le boîtier métallique ne se déroulait pas.

Ty était certain de pouvoir remédier au problème une fois qu'il aurait démonté l'appareil, mais il devait partir.

Seigneur, il était à peine midi ! Cela ne faisait même pas un mois qu'il avait ce boulot et il devait déjà s'absenter avant d'avoir terminé sa journée. Heureusement que Brody Baxter, malgré sa dégaine de gros dur, était un mec cool.

— Hé, patron.

Ty s'avança vers Brody, occupé à mesurer la zone pavée pour y poser une clôture. Le soleil frappait le bitume si fort qu'ils avaient tous les deux ôté leurs manteaux et travaillaient vêtus d'un tee-shirt à manches longues et de vieux gants en cuir. Sur celui de Brody, on pouvait lire USMC, ce qui n'avait rien de surprenant. D'après Ty, ce type avait tout du Marine.

— Il me semblait t'avoir dit de ne pas m'appeler comme ça.

— En effet.

Ty sourit et Brody secoua la tête.

— L'auvent, ça avance ?

— Il est fixé, mais le mécanisme ne fonctionne pas. Comme on doit travailler le reste de la semaine *Chez Cora* pour terminer le patio, j'ai pensé que je pouvais revenir ici samedi.

— Tu n'as pas à travailler les week-ends, Ty. Tu fais déjà assez d'heures supplémentaires dans la semaine.

— J'aime bosser.

— Et ça me plaît. Mais il n'empêche qu'un jour de repos ne te ferait pas de mal.

— Hé !

C'était Sean, qui venait de sortir du bar. Ty appréciait beaucoup Brody. Ils travaillaient bien ensemble. Brody ne posait pas de questions, il le payait rubis sur l'ongle et lui fournissait du boulot régulièrement. Sean, en revanche, était un horripilant fouineur qui avait le chic pour caresser Ty à rebrousse-poil.

— Mon auvent, ça avance ?

— Le mécanisme ne fonctionne pas, répondit Brody.

— Quelle poisse !

Et le type ne faisait pas preuve d'ironie. Il était sincèrement déçu, voire abattu, parce que l'auvent ne fonctionnait pas.

Ty n'avait jamais posé la question, mais à l'évidence l'un des frères avait été adopté. Brody était grand, noir et charismatique. Sean était plus petit, mince, et avait la peau pâle parsemée de taches de rousseur ainsi que des cheveux roux. La carrure et l'apparence de Brody collaient tout à fait avec son tee-shirt USMC. Sean portait l'un des tee-shirts pro-

venant du café de sa copine, Cora, sur lequel était inscrit : « Les vrais hommes mangent de la tarte¹. »

C'était comme si un guerrier maori et un leprechaun étaient frères.

Mais ce n'était pas le moment de s'interroger sur les liens fraternels qui unissaient les Baxter. Ty avait ses propres problèmes familiaux à régler.

— Pour tout vous dire, ça m'arrangerait de prendre l'après-midi... Je... Je dois aller chercher mon fils à l'école. Le directeur de l'établissement veut me voir.

Les yeux bleus de Sean s'écarquillèrent et Brody remonta ses lunettes sur son front.

— Tu as un gamin ? demanda Sean.

Ty hochait la tête, mais il ne se vanta pas ni ne sortit son portable pour lui montrer des photos. Il n'en avait aucune. Non, ce n'était pas vrai ; il en avait quelques-unes datant de la semaine dernière quand ils étaient allés pêcher au bord du fleuve. Casey avait attrapé un poisson de la taille d'une baleine, mais il avait fait tomber sa prise sur la berge et celle-ci avait pu regagner le courant. Casey avait eu l'air si désespéré, si anéanti que Ty était entré dans l'eau pour attraper le poisson à mains nues, mais il avait glissé dans la vase et manqué se vautrer la tête la première dans l'eau glacée.

Casey avait ri si fort qu'il avait été obligé de s'asseoir.

La photo enregistrée dans son portable était celle de Casey mangeant le poisson frit qu'ils avaient acheté sur le bord de la route à la sortie de Marietta. C'était le premier bon souvenir qu'ils avaient tous les deux et Ty n'était pas prêt à le partager.

1. Référence au best-seller de Bruce Feirstein intitulé *Les vrais hommes ne mangent pas de quiche* publié en 1982. (N.d.T.)

En vérité, il ignorait comment le partager. Les mots « mon fils » restaient encore accrochés à sa langue.

— Merde alors, mec, ça fait combien de temps que tu vis à Bishop ?

— Un mois.

— Et tu n'as jamais dit à personne que tu avais une famille ?

— Il n'y a que Casey et moi. Et je pense que ça ne regarde personne.

Difficile de se montrer plus direct, mais Sean ne saisit guère l'allusion l'invitant à lâcher l'affaire.

— Quel âge a-t-il ?

— Onze ans. Enfin, douze dans quelques semaines.

— Il a des ennuis ?

Ty soupira.

— Il semblerait que ce soit ce qu'il fait de mieux.

— Vas-y, prends tout le temps qu'il te faudra, dit Brody. Et tu n'as pas intérêt à venir bosser ce week-end pour récupérer.

Mais Sean donna un coup de coude à son frère comme s'il se rendait soudain compte de quelque chose.

— À moins, bien entendu... que tu aies besoin d'argent. D'ailleurs, on peut t'en prêter si...

— Je n'ai pas besoin d'argent.

Ty n'aimait guère cela, mais il comprenait que Sean ait posé la question. Pourquoi un père célibataire travaillerait-il le week-end au lieu de passer du temps avec son gamin, sinon ?

Ty n'avait pas besoin d'argent.

Il ignorait simplement quoi faire avec son môme.

Il rangea ses outils et attrapa son casque. Devant le bar, sa moto Indian Chief de 1947 rutilait au soleil. Il avait passé plus d'un an à la rafistoler, à dénicher les pièces d'origine, parmi lesquelles les

garde-boue et la selle frangée. Il avait reconstruit le moteur V-twin 1 200 cylindres presque de zéro et avait failli s'arracher les cheveux plus d'une fois au cours de l'opération.

Mais le jeu en avait valu la chandelle. Elle était penchée sur le bord du trottoir, toute pimpante avec son revêtement rouge cerise et son liseré doré, ses chromes argentés. Tape-à-l'œil mais élégante.

Elle claque, pensa-t-il avec tendresse.

— Bel engin, commenta un homme en passant à côté de lui, tenant un bambin par la main. (Il sortit un téléphone de sa poche arrière.) Vous permettez que je... ?

— Bien sûr. Je vous en prie.

Ty s'écarta et laissa le passant prendre quelques photos.

— Merci. Non, mon grand, on ne touche pas.

Le père attrapa les mains de son fils avant que celui-ci ne les pose sur la moto fraîchement repeinte.

— Pas de soucis, dit Ty. Il peut toucher.

L'homme laissa le petit faire courir ses doigts sur le cadre et Ty repensa à son grand-père. Pop, l'imposant motard bourru qui le laissait toujours toucher le cadre.

Ty cligna les yeux et détourna le regard.

— Mon père avait une bécane comme ça, il adorera ces photos, dit le passant en prenant son fils dans ses bras. Elle est à vendre ?

— Pas... euh... pas encore.

Ty sourit. Il n'était pas encore prêt à lui faire ses adieux. En partie parce que la Velocette lui donnait plus de fil à retordre que prévu.

L'homme poursuivit son chemin avec son fils et son téléphone, et Ty mit son casque, même si la loi ne l'y obligeait pas. Un réflexe inconscient hérité de son grand-père.

La Chief démarra dans un rugissement, puis s'éloigna du trottoir dans un agréable et constant ronflement tandis que Ty roulait vers l'école pour libérer Casey du bureau du directeur.

L'école élémentaire de Bishop ressemblait à un établissement scolaire comme on en voyait dans les films, avec toutes les œuvres artistiques et les chaussures de sport alignées le long des couloirs. Ty aimait les endroits où l'on s'occupait des enfants, où le soleil ne laissait aucun coin dans l'ombre. Même l'odeur qui flottait dans l'air était conforme à ce qu'on attendait dans une école : un mélange de soupe à la tomate et de nettoyant industriel. Dans le hall principal, une grande bannière accueillait les visiteurs dans le bastion des Bishop Bulldogs, et dans la vitrine trônaient des trophées et des représentations de bouledogues dessinées par les enfants.

Il sourit, heureux d'avoir amené son gosse ici. Quel que soit le problème du jour, Casey se trouvait dans un environnement plaisant. Mille fois plus convenable que l'établissement qu'il fréquentait à Memphis.

Au moins, j'ai fait un truc correct.

Un vacarme retentit au bout du couloir et une femme apparut à l'angle, suivie d'une longue file de très jeunes enfants. Elle s'arrêta et se retourna, l'index sur les lèvres, mais la moitié des gamins ne lui prêtaient pas attention. Ils tournoyaient et embêtaient leurs amis. L'un des garçons s'entraînait à donner des coups de pied de ninja.

Le brouhaha de ces voix suffit à créer une boule dans sa gorge. Une boule couverte d'épines. La douleur d'avoir manqué tous ces moments avec son fils – pendant dix ans – prit naissance dans son larynx pour se répandre dans sa poitrine.

Les coups de pied de ninja, il aurait tant aimé les voir.

— Excusez-moi ?

Une femme se présenta devant la porte du bureau. Colleen, la secrétaire. Il l'avait rencontrée quand il avait inscrit Casey à l'école. Elle était terrifiante.

— Monsieur Svenson ?

— Appelez-moi Ty.

Il tenait de source sûre que son sourire était charmant. Les femmes de tous âges, même celles qui le détestaient, en convenaient.

Or son sourire laissait la secrétaire de marbre. À l'instar de Shelby, la reine des glaces, la nuit dernière. *Qu'est-ce qui cloche chez les nanas, dans cette ville ?*

— Suivez-moi. Le directeur et notre enseignante d'arts plastiques vous attendent.

Ils traversèrent une petite pièce bondée, et devant une porte fermée était assis Casey. De surprise, le cœur de Ty fit un bond dans sa poitrine. La vue du garçon, qui avait les cheveux et l'expression narquoise de Vanessa, mais les yeux et la carrure de Ty, lui faisait toujours un choc.

— Casey, dit-il en venant se camper devant le gamin, qui ne leva pas la tête, préférant croiser les bras sous son fin torse osseux et grimacer avec mépris en fixant ses chaussures des yeux. Tu as encore fait une bêtise, je me trompe ?

Casey le regarda à travers sa stupide mèche rebelle qu'il aimait avoir sur les yeux en permanence, mais dès qu'il aperçut le visage furibond de Ty, il eut le bon sens de ravalier son ricanement.

— C'est rien qu'un dessin, répondit-il.

Ce n'était jamais aussi simple avec ce gosse. Son comportement cachait toujours quelque chose de plus profond, dissimulé sous son insolence et ses



11767

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 3 avril 2017.

Dépôt légal avril 2017.
EAN 9782290140598
OTP L21EPSN001688N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion